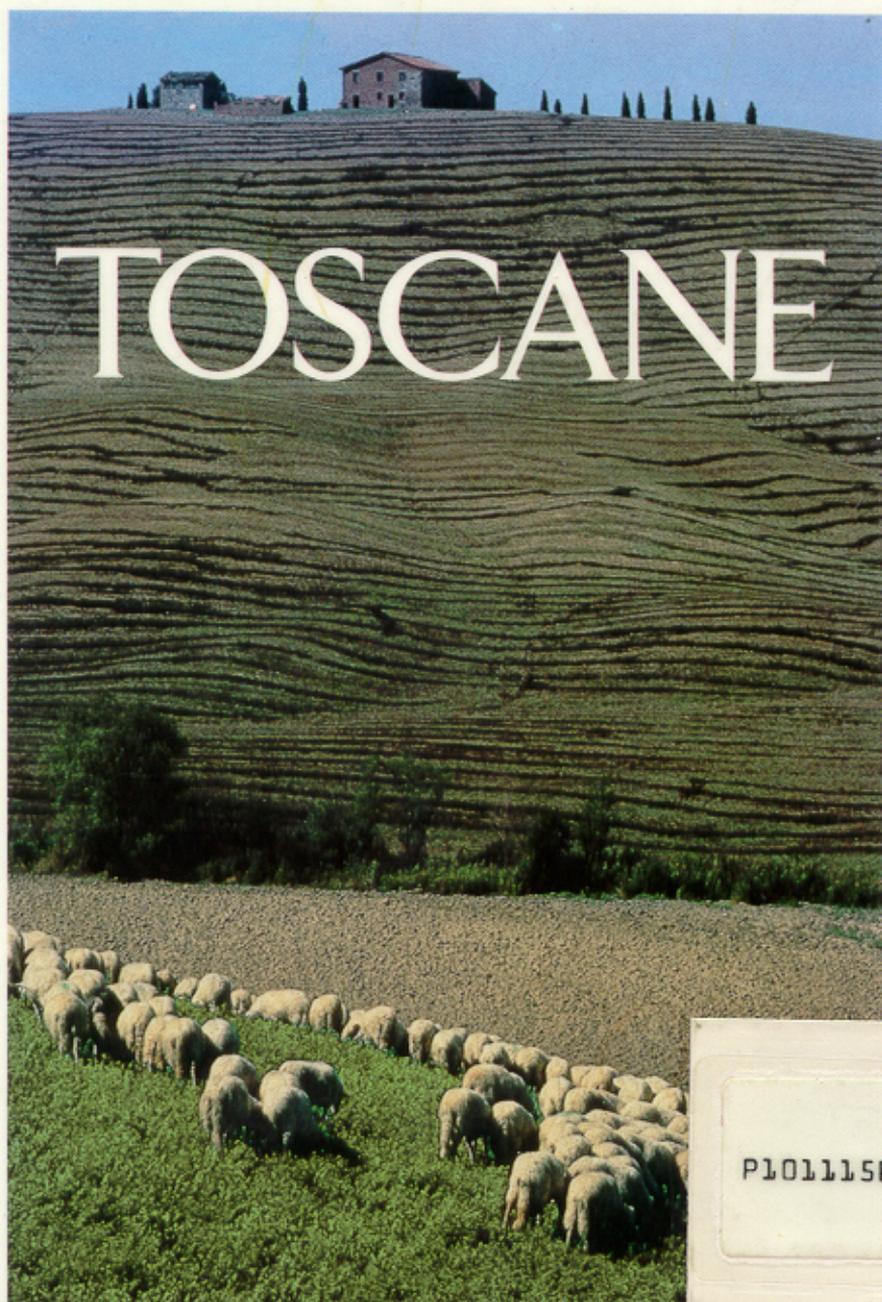


autrement



TOSCANE

P101115607

LE BALCON DE LA VIE

Bibl. du S.A.N.



1990 081 7740

2. 164 LÉONARD DE VINCI ? IL EST TOUJOURS VIVANT OU PAS ?
CONVERSATIONS AVEC AGALLIANO ET GIOIA
 Un extraordinaire dialogue avec deux paysans de Toscane, où il est question d'hélicoptères, de Giotto et de Dante, de bons vins et de douces femmes, de Mussolini et des partisans, du débarquement américain et du vote communiste, des patrons et du vieux village de Camigliano où l'on vivait si bien...
- 175 J'AURAIS BIEN AIMÉ CONNAÎTRE DANTE !
LÉO FERRÉ
 Près de Florence, une ferme, des oliviers, un vieil homme tendre et coléreux, poète et anarchiste, qui adore Dante et Machiavel et déteste les musées, la télé et les curés. Un discours direct, provoquant.
- 182 Photographies de Francesco Gattoni.
3. **DES RÊVES** 189
En Toscane, le passé pèse très lourd. Des écrivains et des poètes s'amusez ici à l'alléger, jouent avec l'Histoire jusqu'à confondre la fiction et la réalité.
- 190 LES VOLATILES DE FRA' ANGELICO
ANTONIO TABUCCHI
 Quand Fra'Giovanni de Fiesole quitte les oignons de son jardin pour peindre la crucifixion du Christ dans la vingt-troisième cellule du couvent, inspiré par d'étranges volatiles.
- 197 LE MANUSCRIT TROUVÉ À PIENZA
FRANCO CAMARLINGHI
 Ou les aventures mystico-artistiques d'un assesseur à la culture, d'un Anglais et d'une vieille dame très digne poursuivis par le regard de la Madone de Miséricorde de Bartolo di Fredi. Tout commence en 1939...
- 205 LE « TOMBAROLO », LE « ROMPITORE » ET LE RÊVE ÉTRUSQUE
FRANCIS KUIPERS
 Les Romains, d'abord, puis Lucien Bonaparte... Que reste-t-il à piller dans les tombes étrusques ? L'histoire très véridique et très morale de Volpe et de Tre Pistoni, artiste clandestin du *furino*.
- 212 L'HOMME DE LA RENAISSANCE
ÉTIENNE BARILIER
 Giovanni Pico, Pic de la Mirandole, ami de Laurent de Médicis. Un homme parmi les hommes dont le visage à la Donatello nous fait espérer en l'humanité ou craindre pour l'homme contemporain.

J'AURAI BIEN AIMÉ CONNAÎTRE DANTE !

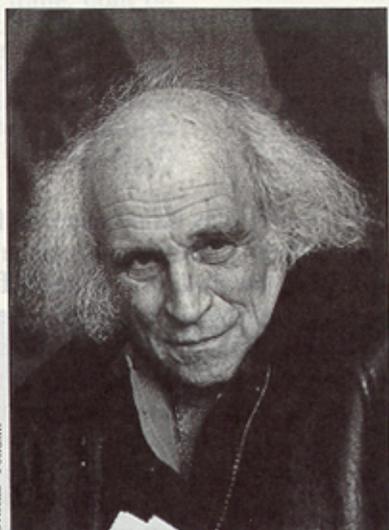
QUELQUE PART PRÈS DE FLORENCE, UNE FERME, DES OLIVIERS, UN VIEIL HOMME TENDRE ET COLÈREUX, POÈTE ET ANARCHISTE QUI ADORE DANTE ET MACHIAVEL MAIS DÉTESTE LES MUSÉES, LA TÉLÉ ET LES CURÉS. LA TOSCANE, C'EST BIEN MAIS LA BANLIEUE AUSSI QUAND IL Y A DU SOLEIL, DE L'AMOUR ET DES SENTIMENTS.

Ici, en Toscane, je ne vois plus le paysage. Il faut que je fasse un effort pour le voir. Même si j'avais une maison en face des chutes du Niagara — qui sont, paraît-il, un spectacle fantastique —, au bout de deux mois, je me mettrais à la fenêtre et je dirais à ma femme : « Mais qu'est-ce qu'ils viennent voir, tous ces gens ? » On écrit beaucoup de choses sur les pays, mais en fait tout est beau quand il y a l'amour et des sentiments en dehors du paysage. L'habitude efface tout. Souvent, j'ai envie de partir d'ici, mais il y a mes enfants qui vont à l'école, ils parlent italien à table, je ne vais pas leur dire : « Allez, hop ! C'est terminé ! On va en France. » Ce n'est pas sûr non plus que je partirais. Tout m'est assez indifférent, sauf les gens que j'aime.

J'ai la chance de pouvoir vivre où je veux. Ça, c'est le privilège des artistes quand ils arrivent à vivre de ce qu'ils font. Je pourrais vivre — que sais-je ? — en Allemagne, en Pologne (ça ne m'intéresse pas) ou en Irlande (ça me plairait davantage). Je plains les gens qui sont obligés d'être dans un endroit, qui se lèvent le matin pour aller au boulot. Si je n'avais pas chanté, je ne sais pas ce que j'aurais pu faire, c'est grâce à ma voix que j'ai pu écrire. J'ai eu de grandes difficultés au début, enfin des difficultés plutôt normales pour quelqu'un qui doit se faire connaître, mais j'ai toujours su que je serais libre. Quand j'étais petit, à douze, treize ans, j'étudiais dans un collège religieux à Bordighera, en Italie, près de Monaco, j'allais à la messe tous les jours. Avec mes amis de classe on parlait, comme tous les gosses, de ce qu'on ferait un jour, et on était tous du même avis qu'on ne ressemblait pas à nos parents. « Voilà, disais-je, dans dix ans on créera des choses magnifiques, parce que nous sommes différents ; c'en sera terminé avec toutes les conneries qu'on voit maintenant. »

Je me trompais, je me trompais allègrement. Moi, je suis resté comme j'étais, je n'ai absolument pas changé depuis l'âge de douze ans, mais les autres ! À partir du moment où ils sont rentrés dans

la société, ils ont cherché une place pour gagner leur vie, ils ont connu une femme, ils ont eu des enfants. Terminé. Ils se sont tous embourgeoisés. Le monde est plein de bourgeois. Maintenant j'ai aussi des enfants, je les élève comme il faut, enfin, je les élève... je n'aime pas ce mot. Je les aide à rentrer dans la vie, dans la vie sociale, ce qui n'est pas facile — mais je n'ai jamais renoncé à dire les choses que j'avais à dire.



Ornella Tondini

Quand j'ai quitté la France, c'était en 68, j'ai fait aussi ma révolution personnelle, à peu près le même jour. J'étais marié, et j'ai décidé de partir avec Marie, qui vit toujours avec moi, qui est ma femme. Je connaissais un peu l'Italie, Rome, la côte ligure. Un copain qui voyageait avec nous a proposé la Toscane. Pourquoi pas ? On est arrivés à Florence, on ne l'avait jamais vue. On est entrés dans une agence et on en est sortis avec les clés d'une maison à San Casciano, où nous sommes restés deux ans. San Casciano, c'est le village de Curzio Malaparte, à une quinzaine de kilomètres de Florence. Ces jours-ci, j'ai jeté un coup d'œil sur ses livres : c'était un fasciste incroyable ! Et on le vénère encore en quelque sorte. Il faut dire que c'était un type particulièrement intelligent.

Alors nous sommes restés deux ans à San Casciano, et un jour un Italo-Américain qui avait tout perdu en jouant en Bourse nous a vendu sa maison à Castellina in Chianti, une ferme à peine restaurée, avec une vingtaine d'hectares de terre, et huit mille oliviers qui ont gelé pendant les grands froids de 1985. On faisait 10 000 litres d'huile d'olive, et l'on est tombé maintenant à 500. Il faudra des années et des années pour qu'ils reprennent. La Toscane a perdu vingt millions d'oliviers, ça a été un désastre abominable. On fait aussi du vin, du très bon chianti.

C'est ma femme qui s'occupe de tout ça. Dans mon village, je ne connais personne. Pourquoi devrais-je les fréquenter ? Si je les rencontre, je les salue, c'est tout. « Bonjour, ça va ? », c'est le seul contact que j'aie avec les Toscans. Ils ne m'intéressent pas. Mais pas qu'ici, bien entendu, en France aussi, je ne fréquente pas les gens, jamais nulle part. J'évite de vivre avec les autres, parce que je suis déçu presque immédiatement. Je vois tout de suite les défauts chez l'homme. Les gens sont comme ils sont, ça ne me regarde pas, mais je ne vois pas de raison pour pousser plus loin. Il y a des gens intéressants ? Sûrement, mais je n'ai pas à les connaître, il ne me faudrait faire que ça. Je ne suis pas le Christ, moi. Remarquez que le Christ, il s'en foutait aussi, il ne connaissait personne non plus.

J'aurais aimé connaître Dante, voilà tout. On m'a raconté une histoire sur lui qui me plaît beaucoup. Ça se passe sur la place de l'église, de ce grand machin au milieu de Florence... Santa Maria quelque chose. Il y avait une petite ouverture et Dante était accoudé là en train de lire. Un étranger passe et lui demande : « Qu'est-ce que je pourrais manger aujourd'hui ? » Dante, sans lever les yeux, répond : « Des œufs. — Mais de quelle façon ? — Durs. » Le type repart. Un an après, il repasse. Dante est au même endroit, en train de lire. Il lui dit : « Et avec les œufs ? — Du sel. »

J'AURAIS AIMÉ CONNAÎTRE DANTE

Ca, c'est toscan, c'est l'humour toscan. Dante est formidable. Sa langue est encore lisible. La seule fois où j'ai vu Sartre, on a déjeuné ensemble, on a parlé d'un tas de choses. Je lui ai raconté que j'habitais en Italie, et je lui ai demandé pourquoi je pouvais lire et comprendre Dante, tandis que les poètes français de la même époque, cela m'était impossible. « Pourquoi le français a-t-il tellement évolué, alors qu'il vient aussi du latin, comme l'italien ? » Il a répondu : « C'est la bourgeoisie. »

Voilà, toujours la bourgeoisie qui façonne les choses à sa manière, qui est responsable en quelque sorte. J'ai lu Boccace, un grand écrivain aussi. Machiavel est un type « horriblement » intéressant. Il fait penser un peu à ce type qui a fait toute sa carrière en tenant les yeux sur les autres, qui changeait d'avis sans changer d'avis tout en changeant d'avis : Talleyrand ! Machiavel était un peu ça, intelligent. Au vrai, c'est Machiavel qui est né à San Casciano, pas Malaparte, je me suis trompé tout à l'heure. Je me rappelle que quand je me suis installé à San Casciano, et que j'ai su que Machiavel avait habité là, ça m'a fait plaisir, je ne sais pas pourquoi.

J'ai beaucoup lu. Je ne lis plus, je n'ai pas le temps. J'écris des chansons, mais surtout je travaille sur un matériel énorme, avec lequel je peux encore faire cinq ou six disques, en mettant seule-

ment au point l'orchestration. Et je chante beaucoup, près de cent galas par an. Je vais maintenant partir pour des soirées au Luxembourg, avec cent choristes et quatre-vingts musiciens d'orchestre. C'est un travail énorme, la préparation, les répétitions. Je chante et en même temps je dirige l'orchestre ; il faut avoir une double mémoire sur deux registres différents, pour les paroles et la musique. C'est tellement difficile que je dois le faire d'instinct, sans réfléchir, sinon je perdrais le fil. Les gens ne se rendent pas compte de l'effort ; ça les emmerde que je chante et que j'écrive la musique. Aucun autre chanteur ne fait ce que je fais avec l'orchestre. Je n'ai pas de studio d'enregistrement chez moi, j'enregistre à Milan depuis des années, et, en général, j'arrive pour mes spectacles avec les bandes enregistrées sous le bras, un technicien au magnétophone, et un autre dans la salle pour le son et pour les lumières. Je m'en sors. J'arrive cinq minutes avant d'entrer en scène, l'orchestre est sur les bandes.

J'AI MIS EN MUSIQUE UN POÈTE TOSCAN

J'ai mis une fois en musique un poète toscan du XIII^e siècle, Cecco Angiolieri. Bien avant de venir en Italie j'avais fait un disque avec les poèmes de Rutebeuf, et quand j'ai découvert qu'exactement à la même époque avait vécu à Sienne un autre poète qui avait les mêmes problèmes de femmes et d'argent, j'ai adapté la musique de Rutebeuf à ce poème étonnant : « *Si j'étais le Feu, je brûlerais le monde, si j'étais l'Eau, je le noierais, si j'étais la Mort, j'irais chez mon père, si j'étais la Vie, je ne resterais pas avec lui, et je ferais de même pour ma mère. Si j'étais Cecco, ce que je suis et fus, je prendrais les femmes belles et jeunes, et les vieilles et laides je les laisserais aux autres*¹. »

Un copain italien a édité le disque, qui s'appelait *Cecco*, avec une chanson pour Allende sur l'autre face, et il m'a fait inviter à « *Domenica In* », une émission très populaire de la télévision italienne, menée par un présentateur, Bippo Bando, qui est un véritable monstre de médiocrité épanouie. À l'audition, parce qu'on n'enregistrait pas en direct, je chante d'abord au piano « *La Solitude* » ; Bippo Bando écoutait, perché sur son tabouret et, en face de moi, il y avait un fonctionnaire, une femme. Attention : il n'y a rien de plus horrible à la RAI que cette sorte de femmes, elles sont abominables. Quand je chante « *La solitude est dans mes culottes* » — parce que c'est ça, bien entendu, la vraie solitude — ils échantent un regard pincé, et ils déclarent qu'ils ne peuvent pas faire passer ça. Je me suis levé comme un fou. Je serais parti sur le champ, si je n'avais pas promis à mon copain d'être à cette maudite émission. J'agresse la fonctionnaire : « *Ne portez-vous pas de culotte, Madame ?* » Je

demande ça à tout le monde, à deux jeunes actrices dont j'ai oublié le nom... bref un scandale. Finalement on enregistre. Je chante seulement le poème de Cecco, mais, à la fin, je m'adresse à Bando et je lui dis : « Vous savez, Cecco Angiolieri est éternel ; ce n'est pas parce qu'il a écrit au XIII^e siècle que son poème ne doit pas faire peur, et s'il avait vécu aujourd'hui, il aurait écrit "La Solitude", et vous l'auriez empêché de chanter. » D'ailleurs la télé est de plus en plus terrifiante. Je suis allé l'autre jour à Antenne 2 pour une émission et je n'ai vu que de grandes affiches avec les têtes des présentateurs : c'est eux les vedettes aujourd'hui, laissez-moi rigoler !

Ici, en Toscane, je me promène avec mon chien que j'ai appelé « Seigneur ». Une chose que j'aime, c'est les cyprès : une maison isolée, entourée de cyprès, ce n'est pas mal. Mais dire, comme je l'ai entendu, que s'il n'y avait pas eu ici un ciel si bleu, il n'y aurait pas eu Léonard de Vinci, c'est très con. Il aurait peint la brume et il aurait été génial quand même. Et puis n'exagérons pas : des artistes, il y en a partout, pas qu'ici, et ils n'ont pas tous vécu à la même époque.

Je ne vais pratiquement jamais à Florence, je ne cherche pas à voir l'art. Quand j'avais vingt ans, en toute mauvaise foi, pour être téméraire et parce que ma tante m'avait tellement forcé à la regarder, je disais que la peinture était morte, que la photo-couleur était suffisante. Mais un jour, en 1946, juste après la guerre, il y avait à Paris une exposition Van Gogh. Je le connaissais un peu, bien sûr, je savais qu'il s'était coupé l'oreille et qu'il l'avait donnée à une pute, des choses comme ça. J'ai fait la queue, je rentre et tout de suite, dans la première salle, j'éclate en sanglots. Cela dit, je n'aime pas les musées, ils suintent le sentiment de propriété. Vous savez ce qu'est la propriété : pouvoir se barricader dans une maison avec un petit terrain pour que les gens ne viennent pas vous emmerder. Mais c'est aussi posséder un Van Gogh, être tout seul devant la cheminée et le brûler.

Pendant des années, je garais ma voiture devant les Offices quand j'allais en ville et je ne songeais pas à y entrer. Finalement un copain belge m'a traîné avec lui. Je me suis mis devant cette femme aux yeux bleus... la *Primavera* de Botticelli, et tout de suite après, j'ai voulu sortir, j'avais tout vu : le vrai regard, d'un grand peintre, qu'on ne voit pas dans les reproductions, va savoir pourquoi. Mais il y a trop d'histoires de curés, tellement de Christs et de Madones. Les pauvres peintres, ils n'avaient pas tellement envie de ces sujets-là, mais ils y étaient obligés pour s'en sortir, pour être payés. Après, il y a eu les seigneurs qui ont montré du doigt Beethoven, Mozart, à une époque où les gens ne connaissaient rien, rien du tout. Aujourd'hui, c'est la télé, il faut toujours un patron, et il est moche.

Ils en ont pris un grand coup, les curés, mais pas en Italie : ici ça marche toujours, les gens sont gentils avec eux : « Ah, c'est un

curé, alors... » Je n'envoie pas mes enfants à l'heure de religion, mais ils sont obligés de rester à l'école, ça me fout en boule.

LES TOSCANS SONT BIEN BOURGEOIS

On dit qu'en Toscane, il n'y a que des administrations communistes. Je ne me rends pas compte. En tout cas, les Toscans sont bien bourgeois. Ils ne laissent personne entrer chez eux. Je n'aime pas du tout qu'ils crachent sur les gens du Sud, qu'ils les traitent de *terroni*. J'ai connu des Sardes ici. La sympathie ne sort pas de leurs yeux, de leur bouche, mais ils sont corrects. Les Siennois, c'est les Toscans les plus durs, les plus égoïstes. Et bavards. Comme ils papotent sur le Corso ! Le Palio... je suis allé le voir une fois. Depuis, je regarde ça à la télé, on le voit mieux. Ça dure une minute seize secondes, plus ou moins, comme au Moyen Âge. Les chevaux ne vont pas plus vite maintenant qu'alors. C'est tout trafiqué, ouvertement trafiqué ; c'est pire que tout. Elles ne peuvent pas se supporter entre elles, les *contrade*... Quand j'ai vu le Palio d'un balcon sur la place, j'étais avec un ami de la Chenille, une *contrada* qui n'a pas remporté la course depuis trente et un ans. On a vu défiler le cortège, on s'ennuyait, on disait « c'est long », on parlait comme d'habitude. Et puis quand la course a démarré, il est devenu une bête sauvage, une transformation hallucinante, parce que d'ordinaire c'est un homme très calme, un philatéliste.

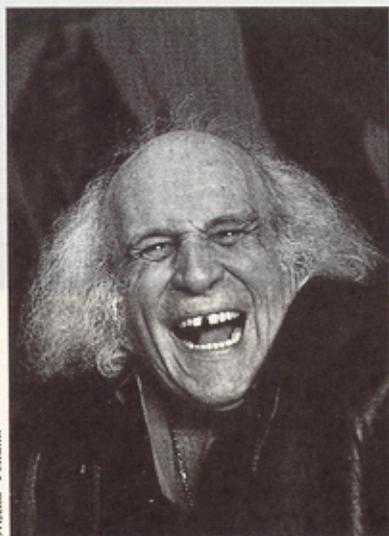
J'ai eu, à une époque, des contacts avec les anarchistes toscans. C'est pratiquement la seule région d'Italie où il y en ait eu. J'ai chanté à Carrare, c'est là où Michel-Ange allait chercher son marbre, avec une charrette tirée par des bœufs depuis Florence. Il faut le faire ! Allez dire ça à un sculpteur aujourd'hui. Du moment que quelqu'un est anarchiste, il me plaît sans même que je le connaisse. L'anarchie est la négation de toute autorité, d'où qu'elle vienne. C'est aussi noble que l'amour. L'anarchie, cela ne veut pas dire les bombes ou le fusil-mitrailleur. C'est dire « Non », et, même de mauvaise foi, dire « Non », ce n'est pas mal.

En tout cas le communisme italien est acceptable. Quand Berlinguer, l'ancien chef du parti, est mort alors qu'il était en train de faire un discours à la foule, je l'ai vu à la télé, la nuit, j'étais seul et j'ai pleuré. Je ne le connaissais pas personnellement, mais je sentais qu'il était sincère, j'aurais bien voulu être son ami.

Mais je me dis aussi que les gens que j'admire, je n'ai pas à les connaître. Il faut être lucide. Quand j'étais petit, on admirait Landru ! J'ai adoré le film de Chaplin sur lui. À propos de cinéma, je conseille la lecture d'un livre formidable : *Hollywood-Babylonie*. Il fout en l'air tout le bazar, il n'y a plus personne qui reste debout :

les acteurs, les metteurs en scène. Ne parlons pas des femmes, de véritable hyènes. Le vrai cinéma n'existe plus.

Pour la Toscane, si je dois en dire davantage, il faudrait que je lise un livre. C'est mieux que la banlieue parisienne, quoique, un jour, j'ai vu la banlieue sous un beau soleil, en voiture sans m'arrêter, et je l'ai trouvée pas mal. Ça nous paraît moche parce qu'on la voit toujours grise, embrumée. Sous le soleil, tout est beau. Le soleil, c'est un aventurier capitaliste. Seuls les gens qui ont de l'argent ont droit au soleil. D'accord, aussi ceux qui habitent dans un pays de soleil. Mais eux ils ne l'aperçoivent plus, ou alors ils en crèvent, parce qu'ils ont trop de soleil et pas assez à bouffer. Alors vous comprenez, qu'il y ait le Dôme de Florence, la Beauté... quand on sait qu'il existe des choses pareilles ! (*Propos recueillis par Ornella Tondini.*)



Ornella Tondini

 LÉO FERRÉ

1. Marcel Schwob a consacré une de ses *Vies Imaginales* à Cecco Angiolieri.

PHOTOGRAPHIES DE FRANCESCO GATTONI

Toscane. Une impression de mesure, d'intelligence, de désordre équilibré et calme, dans ces villes et ces campagnes où dominent la main et la mémoire de l'homme. Avec quelques fissures inattendues parfois.

Jardins de Florence, places de Sienne et d'Arezzo, collines de Cortona et d'Orvieto, églises de Lucca, vignobles de Montalcino... ces lieux bien réels, d'une beauté tangible, inspirent la fiction, le rêve, comme nulle part ailleurs. Ici vivent encore les fantômes de Dante, Machiavel, Fra Angelico, Giotto ou Léonard de Vinci.

Héritage du passé que partagent quotidiennement, intimement, aristocrates, paysans ou artistes toscans d'aujourd'hui. L'intuition, la perception immédiate du vrai, une ironie incisive et parfois cruelle, voilà ce qui les distingue. Et toujours cette fierté du lieu de naissance, cette identité exacerbée...

Une étonnante redécouverte de la Toscane, de son art de vivre, de ses mystères et de ses personnages - des marchands d'art aux bergers sardes - avec des témoins exceptionnels: Lord Acton, Étienne Barilier, Roberto Barzanti, Luciano Berio, Fausto Calderai, Primo Conti, Léo Ferré, Gérard Fromanger, Joris Ivens, Mario Luzi, Giovanni Michelucci, Alessandro Olschki, Antonio Tabucchi, Mario Tobino, Jean-Pierre Winter...

Ce numéro a été dirigé par Ornella Tondini.

9ⁿ 782862ⁿ 602592ⁿ

HORS-SÉRIE N° 31 - MAI 1988 - ISSN 0336 - 5816
PHOTO DE COUVERTURE: BRUNO BARBEY © MAGNUM